Comment peut-on être assyriologue ?

Le travail quotidien de l'assyriologue

Dominique Charpin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/1931>

DOI : 10.4000/lettre-cdf.1931

ISSN : 2109-9219

Traduction(s) :

How to be an Assyriologist? - URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/2150> []

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

Pagination : 5

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Dominique Charpin, « Comment peut-on être assyriologue ? », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 39 | mars 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/1931> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.1931>

Une lettre des archives de Mari reconstituée à partir de plusieurs fragments.

Pr Dominique Charpin Comment peut-on être assyriologue ?

Le travail quotidien de l'assyriologue

**Le travail de l'assyriologue est multiforme –
c'est ce qui fait une partie de son intérêt.**

Il se situe dans quatre lieux complémentaires :

le terrain où sont découverts les textes, les musées et collections où ils sont conservés, les bibliothèques qui donnent accès à la production scientifique et les centres de recherche où sont menés des travaux, souvent en collaboration. La première phase est celle de la découverte des textes sur le terrain. L'épigraphiste doit être capable d'assurer lui-même le nettoyage et la consolidation des tablettes, même si l'intervention de conservateurs compétents est ensuite nécessaire. Il doit aussi être photographe. Un aspect essentiel de son travail est le remembrement des fragments. Il se fait en partie matériellement, par une sorte de puzzle en trois dimensions. Mais les fragments peuvent aussi être rejoints en fonction de caractéristiques comme l'écriture, l'emploi de tel nom ou telle expression, etc. Ces travaux de terrain m'ont conforté dans l'idée que le contexte archéologique des documents écrits doit absolument être pris en compte. Il est vrai que, souvent, l'assyriologue travaille sur des tablettes conservées dans les tiroirs d'un musée, qu'elles proviennent de fouilles anciennes, de dons ou d'achats. Dans bien des cas, hélas, l'origine des documents est inconnue : on doit essayer de la retrouver et de rattacher les tablettes aux dossiers auxquels elles ont appartenu. Il est donc important de connaître l'histoire des collections. Une fois les tablettes en main, l'assyriologue travaille en plusieurs étapes, et au cours de chacune d'elles intervient l'interprétation. Comment publier les tablettes ? Deux clans s'affrontent. Certains insistent pour qu'on reste fidèle à la tradition consistant à copier à la main les originaux. Mais les avantages des photographies s'imposent peu à peu, maintenant que le coût de leur reproduction n'est plus un problème. Il serait cependant fallacieux de croire la photo plus « objective » que la copie : la question cruciale est en effet celle de l'éclairage. À cet égard, les premiers essais avec des scanners 3D se révèlent très intéressants. Le déchiffrement même de l'original, à la surface souvent endommagée, n'est pas neutre : il est forcément fonction de ce que connaît le lecteur. D'où l'importance des collations : bien souvent, à mesure que progresse la publication d'un corpus, il est nécessaire de revoir les originaux déjà publiés pour en améliorer la lecture. Une fois acquise la lecture matérielle des signes, se pose le problème de

leur transcription : un même signe peut en effet avoir une ou plusieurs valeurs phonétiques, mais il peut aussi être un idéogramme. Nos textes sont hélas le plus souvent cassés. Jusqu'où faut-il, dans nos éditions, restaurer les lacunes ? Certains ont fustigé les *bold restorations*, les « restitutions audacieuses » ; je dirais qu'il faut d'abord être capable de les proposer, ce qui suppose d'être complètement immergé dans son corpus. C'est un des points où les bases de données informatisées permettront de travailler de manière de plus en plus sûre, en donnant la fréquence des co-occurrences : dans tel corpus, on trouve tel mot employé de préférence avec tel autre, etc. Le philologue estime parfois que la traduction suffit pour donner le sens d'un texte ; ce n'est pas juste. Mais une autre illusion consiste à croire qu'une fois achevée la tâche de l'épigraphiste et du philologue, le travail d'interprétation de l'historien peut commencer. En fait, l'édition n'est pas et ne peut pas être neutre, le travail d'interprétation a *déjà* commencé. Dans l'état actuel de l'assyriologie, l'idée que l'édition au sens strict soit plus pérenne que le commentaire est souvent illusoire. À ce travail doit s'ajouter ce qu'on peut appeler le décodage des textes. C'est clair quand on a affaire à des genres aussi spécifiques qu'un hymne, une épopée ou une inscription commémorative. Mais c'est vrai aussi pour des genres *a priori* plus proches des nôtres, comme la correspondance. Là se trouve un vrai danger, celui de l'apparente familiarité que donne la lecture des lettres. Il n'y a sans doute pas d'illusion plus grande : c'est le piège de l'ethnocentrisme.

En dépit de titres célèbres, nous ne pourrons jamais ressusciter Babylone : ce que l'assyriologue peut offrir, c'est un discours de plus en plus riche sur la civilisation mésopotamienne, qui change constamment à la fois en fonction des matériaux disponibles, de plus en plus nombreux, et des centres d'intérêt des savants modernes. La relecture des textes connus et la publication de nouveaux documents ne doivent pas être opposées : ces deux activités s'enrichissent mutuellement. ■

- L'intégralité de la leçon inaugurale est consultable sur le site www.college-de-france.fr, à la page du Professeur.
- Leçon inaugurale à paraître aux Éditions Fayard.

Pr Dominique CHARPIN
Civilisation
mésopotamienne